

Czesław Grzesiak

L'univers d' „Une enfance créole” dans le triptyque autobiographique de Patrick Chamoiseau

Cahiers ERTA nr 1, 181-190

2008

Artykuł został opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

Czesław Grzesiak

Université Marie Curie-Skłodowska

L'univers d' *Une enfance créole* dans le triptyque autobiographique de Patrick Chamoiseau

Dans la création littéraire de Patrick Chamoiseau, né le 3 décembre 1953 à Fort-de-France en Martinique, il y a un triptyque à caractère autobiographique qui porte le titre général *Une enfance créole* (I, II et III). Cette trilogie contient donc *Antan d'enfance* (1990)¹, *Chemin-d'école* (1994) et *À Bout d'enfance*² (2005). Patrick Chamoiseau, appelé dans ces trois récits d'enfance « le négriillon », présente donc son enfance et sa jeunesse dans la capitale martiniquaise. Comme les titres le suggèrent, chaque volume renvoie à une étape de sa vie : le premier volume porte sur la période préscolaire, le deuxième concerne ses apprentissages à l'école et enfin le troisième évoque le difficile passage de l'enfance à l'adolescence. De plus, chacun de ces trois récits pivote autour d'un verbe : *goûter* (il s'agit de savourer pleinement les plaisirs, les « émerveilles » et les sensations de la vie enfantine), *aller* (l'envie d'aller à l'école pour élargir ses horizons intellectuels) et *grandir* (pour pouvoir pénétrer dans le monde des jeunes filles).

Dans ces trois textes, l'écrivain dévoile sa propre construction de l'enfance, période refaite et filtrée par l'adulte témoin. Son récit constitue une mise en fiction de l'enfant qu'il était ou qu'il voulait être. Dans son entretien avec J.-C. Lebrun, P. Chamoiseau avoue : « l'enfance est une période d'imprégnation fondamentale, où se détermine tout ce que l'adulte va devenir »³. Il lui paraissait important de plonger dans cet espace en clair-obscur pour bien comprendre ce qui s'était passé : « Je voudrais savoir ce qui, dans cette enfance, a déterminé le fait que je sois aujourd'hui écrivain. Il s'agit donc d'une sorte d'autobiographie littéraire »⁴.

Le présent article a pour but de présenter l'univers d'*Une enfance créole*, dans le triptyque autobiographique de P. Chamoiseau, à travers la composition et le contenu de ses trois récits d'enfance, à travers l'analyse des personnages de premier plan,

¹ Ce livre a obtenu, en 1990, le Grand Prix Carbet de la Caraïbe.

² En lisant ce titre, on assiste à un badinage sonore et au jeu d'expressions : « un bout d'enfance », « à bout de souffle », « être à bout » et « être au bout ».

³ Page imprimée sur http://www.humanite.fr/popup_print.php?id_article=456459.

⁴ Ibidem.

le cadre spatio-temporel, les principaux thèmes et les traits caractéristiques de l'écriture chamoisienne.

En ce qui concerne **la composition et le contenu** des textes analysés, *Antan d'enfance* est composé de deux parties, intitulées : « Sentir » et « Sortir ». Conformément à ces titres, l'auteur y présente ses souvenirs d'enfance dans l'En-ville de Fort-de-France, son lieu de naissance et d'habitation. Dans un premier temps, il évoque ses racines dans la ville natale, les habitants, sa maison, la situation dans la famille, lesangoisses, ses premières occupations et activités, le goût des friandises et le plaisir des fêtes. Viennent ensuite ses sorties : au marché, aux différents magasins, au cinéma et lors des promenades de dimanche.

Le deuxième volet, *Chemin-d'école*, contient aussi deux parties : « Envie » et « Survie ». La vie y oscille donc entre les désirs de l'enfant (l'envie d'aller à l'école et de passer son temps libre dans les rues) et ses modes de réalisation (surtout la survie aux rigueurs de l'école). D'une part, le narrateur présente tout ce qui est lié à la vie scolaire, c'est-à-dire le premier contact avec l'école, la récréation, le comportement du corps enseignant, les matières enseignées - avec le déroulement de certaines leçons, les succès et les déceptions des élèves, le système de punitions, la visite médicale, la distribution du lait venu de France ; d'autre part, il relate les temps de loisirs et de plaisirs : les jeux et les déplacements en ville après l'école, le mystère des livres et les premières séances d'écriture.

La troisième partie de la trilogie, *À Bout d'enfance*, la plus vaste et la plus riche en thèmes, est composée de huit chapitres. Dans les deux premiers (« Ordre et désordre du monde », « Contraires et antagonismes »), Chamoiseau continue à présenter la vie familiale, en insistant, cette fois-ci, sur le comportement des parents et des enfants dans leurs relations réciproques, sur l'origine des parents et sur leur passé, sur leur attitude envers la religion et surtout sur le « mal-être » du négriillon écartelé entre le désir du paradis perdu et l'envie de grandir pour dominer le monde. Le négriillon, intéressé par les gravures des romans de Jules Verne et par la lecture des bandes dessinées, vit entre le rêve et la réalité. C'est aussi la période où il commence à s'interroger sur le « ti-bout » (cette partie si masculine de son corps) et sur ses différents usages (chap. « Mystères et illusions »). Dans son exploration du monde, le négriillon parvient enfin à « la grande Découverte » : l'existence de petites filles, dans une autre école, collée à celle qu'il fréquente. L'observation et l'étude de cette nouvelle espèce devient l'essentiel de son activité intellectuelle et de sa quête amoureuse. Il a de nouvelles énigmes à résoudre : où situer les petites filles dans sa typologie du monde ? Comment elles font pipi ? D'où proviennent « les ti-bébés » ? Pour trouver la réponse à ces questions, il procède à la relecture des contes, interroge plusieurs personnes, essaie de voir les petites filles de plus près et d'entrer en contact direct avec elles (chap. « Fractales et impossibles », « Errances et égarements »). Il a une nouvelle obsession : il aimerait « avoir une bonne Belle » à lui (*BE*, 204)⁵. Pour réaliser ce désir, il poursuit son exploration dans son voisinage et au cimetière - à l'occasion de la Toussaint (chap. « Magies ») - qui se termine par une relation

⁵ *BE* = P. Chamoiseau, *Une enfance créole III - À bout d'enfance*, Paris, Éditions Gallimard, 2005.

amoureuse à distance avec une certaine Gabine (chap. « Mélancolie première »), interrompue pourtant par l'épreuve du *Mabouya-collé* (chap. « Le contact froid du mabouya⁶ »).

Quant aux **personnages principaux**, c'est la figure du négriillon qui s'impose et qui domine les trois récits autobiographiques de Chamoiseau. C'est par son regard que nous percevons le monde qui l'entoure, les personnages qui peuplent son univers romanesque, les principaux événements de sa vie ou de celle de son pays et enfin les grands problèmes qui tracassent son esprit dans les années de son enfance.

La personne la plus importante dans la famille du négriillon, à laquelle Chamoiseau semble rendre hommage, est sans doute sa mère, appelée dans les textes « manman » ou « Man Ninotte ». C'est elle qui s'occupe de tous les travaux quotidiens à la maison, des soins et de l'éducation de ses cinq enfants ; malgré la pauvreté, elle se débrouille toujours et parvient à assurer de bonnes conditions de vie à toute la famille. Son savoir-faire lui permet de coudre les vêtements des enfants, de fabriquer des fleurs en papier crêpe (pour les vendre ensuite et gagner ainsi des sous supplémentaires) ou de préparer des sucreries (*AE*, 83 et 90)⁷. Elle est aussi gardienne de la langue, de la culture et des coutumes créoles. En somme, elle joue le rôle le plus important dans l'organisation de la vie familiale. On est donc dans une famille matrifocale, focalisée justement sur la mère.

Dans ce type de famille, le père (appelé toujours « le Papa »), occupe plutôt une place secondaire. Il reste une autorité distante, mais il ne s'inscrit pas tellement dans l'espace domestique. D'ailleurs, il rentre tard à la maison. Autrefois cordonnier, il a abandonné ses outils pour l'emploi de facteur (*AE*, 114). Contrairement à la mère, il admire et propage la langue et la littérature françaises. Avec son français impeccable, il cite de temps en temps un fragment de Corneille, un jugement de La Bruyère et récite surtout au négriillon des fables entières de La Fontaine – son auteur préféré. Grâce à sa maîtrise du vocabulaire français, il dote les deux soeurs et les deux frères du négriillon (dernier-né de la famille) – conformément à leurs capacités intellectuelles et pratiques – d'un surnom adéquat.

Ainsi, la plus grande des deux soeurs, Anastasie, « une grande câpresse-chabine à gros cheveux », qui assume « le commandement en l'absence de Man Ninotte », est surnommée la Baronne, car, « d'une autorité invincible », elle possède « une aptitude à battre la vie, à tout prévoir, à tout savoir, à tout organiser » (*AE*, 39).

La seconde soeur, Marielle, « sorte de câpresse-madère, vaguement indienne », se perdant « dans des photos-romans et dans les livres sans images », est appelée « Choune ». « D'une humeur égale, peut-être blasée », elle demeure « difficile à surprendre ou à intéresser » ; elle semble « vivre hors de la maison et hors du monde » (*AE*, 39-40).

⁶ Le mabouya est une sorte de lézard qui possède aux pattes les ventouses de la mort. Une fois collé à l'homme, rien ne peut l'en détacher, sauf à le tuer. « Si on le tuait, il fallait le découper en tranches pour s'en débarrasser. Mais on se trouvait à vie avec quatre pattes de mabouya encollées à un coin de votre corps – ce qui relevait d'un très mauvais aloi » (*BE*, 258-259).

⁷ *AE* = P. Chamoiseau, *Une enfance créole I - Antan d'enfance*, Paris, Hatier, 1990 ; Paris, Éditions Gallimard, 1993 et 1996 (pour la présente édition, d'où proviennent toutes les citations).

Le premier des deux grands frères, « assis à la table de la salle à manger, au milieu de livres et de cahiers », mène « une guerre continuelle à des formules algébriques » (AE, 40). Il est donc surnommé « Jojo l'Algébrique » (AE, 40).

Le second grand frère, Paul, est celui qui explique « le monde par la musique » (AE, 40). C'est pourquoi il reçoit le surnom de « Paul le musicien » (AE, 40). Il est toujours en guerre avec la Baronne et le négriillon.

En ce qui concerne le **cadre spatio-temporel**, tous les événements liés à l'enfance du négriillon se déroulent dans un espace urbain, celui de la capitale martiniquaise. Chaque volet de la trilogie a son espace bien particulier, dominant, qui correspond d'ailleurs aux activités des protagonistes.

Chamoiseau évoque d'abord son lieu de naissance et d'habitation. Il se souvient – avec nostalgie – de sa maison natale, « une caye en bois du Nord, s'étirant dans la rue François-Arago jusqu'à l'angle de la rue Lamartine » (AE, 25). C'est une vieille bâtisse avec un toit troué et un escalier, sous lequel le négriillon découvre araignées, fourmis, ravets et rats. D'où ses premières expériences dans l'anéantissement de ces bêtes. Le narrateur mentionne aussi les parties extérieures : « [...] une cour intérieure, étroite et profonde qui contournait l'arrière de la maison. Dans cette cour, les familles se partageaient pour leurs lessives deux ou trois bassins. En face, plaquées au mur, se succédaient les cuisines : petites pièces en bois du Nord, couvertes de tôles, cimentées par terre, comportant chacune un foyer à charbon où l'on était obligé de faire cuire le manger. Cette division de la cuisine et du logement, bien de culture créole, visait à protéger la case des incendies » (AE, 51). Mais le négriillon ne connaît ni le fonctionnement exact de ces pièces, ni « les cérémonies d'allumage du charbon ou d'entretien d'une braise éternelle », ni « les canaris à soupe inépuisable » (AE, 51). Il mentionne pourtant la transformation de la cuisine de sa mère : d'abord en poulailler (avec deux coqs et six ou sept poules), puis en porcherie⁸ (d'où la présence des rats!). Il faut remarquer que Chamoiseau énumère les parties de la maison (la salle à manger, la cuisine et les deux chambres), mais ne les décrit pas en détail. De plus, on peut considérer la maison comme un espace clos, qui protège bien le négriillon des dangers extérieurs. Avec le temps, cette protection exagérée commence à l'étouffer, surtout quand il voit ses frères et soeurs aînés partir pour l'école. Il regarde donc vers la rue. Pourtant, ses premières sorties – de préférence au marché – ne se font qu'en compagnie de sa mère.

Dans *Chemin-d'enfance*, l'espace s'ouvre davantage. La maison reste un point de départ et de retour. La plupart des événements ont lieu à l'école et dans les rues de Fort-de-France. L'école avec sa cour de récréation constitue de nouveau un espace fermé et réservé uniquement aux écoliers. Les « manmans », qui accompagnent leurs « petites-marmailles », les laissent et les reprennent devant la grille et la porte d'entrée. Cet espace scolaire, tellement désiré par le négriillon, devient en fait un lieu menaçant et oppressant. Contrairement à la maison, associée à la douceur, à la joie,

⁸ Où chaque cochon portait un joli nom : « ils s'appelaient Souris, Matador, Tio-Tio, Héliazard, Maître Popol, Boudin-rivière » (AE, 64).

à la liberté et à l'univers familial créole, l'école signifie non seulement « Ordre ! Discipline ! Respect ! » (CE, 59)⁹, mais aussi la peur et la domination du français. Comprimé à l'école, le négrillon ne s'ouvre et ne vit que sur la route du retour, terrain des jeux aux « mabs » (c'est-à-dire aux billes), ainsi que dans les rues de la ville, au cours de ses errances, donc dans un espace ouvert qui lui assure la liberté et de nouvelles découvertes. C'est ainsi qu'il découvre, par hasard, la cour de l'école de petites filles, située un peu à l'écart, en face de la gendarmerie (CE, 135). Ce fait annonce déjà sa future quête amoureuse et le contenu du troisième volume.

Dans *À Bout d'enfance*, surtout après « la grande Découverte », le négrillon s'ouvre de plus en plus à l'univers des jeunes filles et préfère des espaces ouverts. Il se rend au cimetière, à l'occasion de la Toussaint, pour y rencontrer et observer les jeunes filles, mais c'est là aussi qu'il a son premier contact avec les morts. Puis, il commence à fréquenter « la Cité des chantiers ». Il quitte donc le centre de la ville où il habite¹⁰ et se dirige vers la périphérie, vers les nouveaux quartiers en construction : « c'était le temps où il fallait loger, et, pour loger en grand, les politiciens s'étaient mis en souci d'effacer de la surface du monde des cases en bois des traditions esclavagistes. Les immeubles de béton, l'empilement de logis dans des cités immenses, étaient un signe très accompli de civilisation ... » (BE, 228). De plus, cette cité des chantiers, divisée en territoires ennemis¹¹, était aussi propice aux bagarres entre différentes confréries (le négrillon fait partie d'un clan de chevaliers), aux cérémonies d'adoubement et aux épreuves forcenées que les « maîtres-canonnières » imposaient aux aspirants de leur secte (BE, 236). Il grandit donc dans un espace équivoque, marqué à la fois par Éros et Thanatos, qui lui est sans doute favorable, car il lui permet de rencontrer et de contempler l'Irréelle (Gabine), mais qui, en même temps, l'expose à toutes sortes de dangers et même à la mort.

Pour que notre étude sur le fonctionnement de l'espace soit plus complète, il nous paraît utile de mentionner encore trois éléments récurrents, dignes de notre attention, c'est-à-dire **la porte, la fenêtre et l'escalier**. Si les deux premiers constituent un lieu de passage entre deux univers : fermé et ouvert, le troisième est souvent un lieu de rencontre ou de réunion des jeunes gens. C'est sur l'escalier¹² du pavillon de Man la Sirène que le négrillon aperçoit, pour la première fois (et ensuite, encore plusieurs fois), « une chabine presque irréelle à force de pâleur mangot-mûr, cheveux mi-rouges mi-jaunes, et des pupilles indéfinissables » (BE, 230).

La porte, de son côté – surtout celle qui relie l'école des garçons à celle des filles – reste toujours fermée. Cela signifie non seulement une vraie et réelle séparation, mais même une barrière entre la vie et l'éducation des garçons et des jeunes filles, qui (à l'époque de l'enfance de Patrick Chamoiseau) rendait difficiles les relations.

⁹ CE = P. Chamoiseau, *Une enfance créole II - Chemin-d'école*, Paris, Éditions Gallimard, 1994 et 1996 (pour la présente édition, d'où proviennent toutes les citations).

¹⁰ Dans la rue des Syriens qui à l'époque constituait le cœur de l'activité marchande (BE, 102).

¹¹ Chaque quartier avait son « maître-canonnière » ou son « petit major » qui entraînait une bande furieuse (BE, 102).

¹² La maison du négrillon possède aussi un escalier qui mène à l'étage où vivent les familles : « famille Man Romulus, famille Man Ninotte, famille Man la Sirène, famille Man Irénée [...] » (AE, 26).

Quant à la fenêtre, elle constitue une ouverture sur l'extérieur, sur tout ce qui se passe dans la rue. Man Ninotte, penchée souvent à la fenêtre, « accompagnait du regard ses enfants en route vers les rigueurs de l'école » (AE, 102) ; puis, elle s'y mettait « pour contempler la vie » (CE, 17). Le négrillon, lui aussi, prenait goût aux abords des fenêtres : « De là, il guettait les folies de la rue », en observant d'abord « les autres négrillons en train de se promener sans manman ni papa » (CE, 17). Il dirigeait son regard vers la rue des Syriens, car « c'était le lieu de tous les passages vers les marchés ou les joies du tergal, un carrefour d'espèces et de civilisations au flux inépuisable... » (BE, 222). Enfin, il n'était intéressé que par « les Personnes » : il « suivait du regard une natte, un sourcil, un sillage de pupille, la dentelle d'une jupe, une manière de marcher ... » (BE, 222). Mais la fenêtre permet aussi de voir ou de contempler les personnes qui se trouvent à l'intérieur d'un bâtiment. C'est ainsi que le négrillon et ses compères découvrent, à travers les persiennes entre-bâillées, l'existence d'un autre monde, celui des petites filles (BE, 108).

Pour étudier le problème de **la temporalité** dans les trois récits d'enfance, notre attention se portera surtout sur le temps raconté et sur sa représentation dans l'écriture. Tout d'abord, il faut constater que les trois textes sont dépourvus de dates. Même l'âge des protagonistes n'y est pas mentionné. Nous savons seulement que le négrillon est venu au monde « à 21 heures, un jeudi [...], sous la boule des pluies et des vents de décembre » (AE, 23). L'année n'est pas mentionnée. En rejetant le temps historique, l'écrivain crée un temps qui lui est propre. Les références temporelles se réduisent globalement à l'évocation des saisons, des fêtes (et non des mois), des jours de la semaine et des moments de la journée. Cela devient évident lorsque le Maître pose aux élèves cette question : « Qui est en mesure de me dire quel jour¹³, de quel mois, en quelle année, nous sommes ? » (CE, 57). Après cette question, il y a un silence total. Le narrateur précise donc : « Le négrillon n'avait jamais appréhendé le monde par ce bout-là. Il connaissait les jours de messe, les jours de lessive de Man Ninotte, le jour de la Toussaint, le jour de Noël, le jour de l'an... La vie se rythmait avec les temps-la-pluie ou temps-soleil, le temps des poissons rouges et du poisson blanc » (CE, 57). La structure temporelle typique de la trilogie est donc une structure cyclique, correspondant au cycle de la nature.

Il faut pourtant préciser que la vie de la famille et, en particulier, celle de Man Ninotte, s'inscrit dans un cycle annuel martiniquais qui contient deux saisons : « les moments avec pluies et les moments sans pluies » (AE, 180). C'est avec ces saisons qu'elle marquait le temps, « mesurait ses glissements et ses ralentissements. Avec elles, Man Ninotte jugeait de l'ordre du monde et des bonheurs possibles » (AE, 181).

Le négrillon, à son tour, au fil de son âge, pénètre dans « les saisons d'enfants » : « La saison des yo-yo, la saison des cerfs-volants, la saison des mabes que les Français crient billes, la saison des combats-d'coqs, la saison des crabes, la saison des pistaches-cocochattes, la saison du carnaval, la saison du carême, la saison de la crèche, et l'inépuisable saison de chaque fruit de douceur [...] » (AE, 181-182). Cette

¹³ Le Maître a tendance à rouler et à redoubler le « r » ; voir aussi (CE, 59).

division correspond aux activités du négrillon-enfant et aux modes de vie. Elle structure son esprit comme un calendrier.

Pour ce qui est des **principaux thèmes**, il y en a deux qui sautent aux yeux et qui sont dignes de notre attention : c'est la violence et le problème de la coexistence de deux langues et de deux cultures – française et créole – dans le monde martiniquais.

La violence, si caractéristique de nos temps et de nos sociétés, est bien repérée et mise en relief par Chamoiseau. Elle a déjà ses racines à l'école. Le négrillon la découvre pendant son premier contact avec l'école, pendant la récréation. Il est chahuté par certains de ses copains qui caricaturent « le zézaïement de son bout de langue » (CE, 60). Il repère aussi les méchants et les sauvages qui organisent des bagarres. Très vite, il comprend que la récréation est « un lieu de guerre totale, sans pitié, entre jungle et désert » (CE, 62). Dans cette situation, il tient ses distances, restant plutôt assis dans un coin et ne parlant qu'avec ceux qui ont la même nature que lui.

Très souvent, la violence a son origine et son point de départ dans le comportement du corps enseignant (surtout du Maître et de Monsieur le Directeur). Cette attitude de brutalité et de supériorité est ensuite imitée et propagée par certains élèves. Par exemple, le Maître, en corrigeant la prononciation de ses élèves, « sévissait, se moquait, raillait, grondait, pleurait, hurlait, grimaçait, secouait un pied » (CE, 86). Parfois, il prenait à témoin l'ensemble de la classe, en disant : « *Avez-vous entendu cet animal ?* » (CE, 87). En conséquence, pendant la récréation, les méchants attachaient au dos de la victime une pancarte, avec l'inscription : « Je suis un âne ... » (CE, 95). De plus, le Maître disposait de toute une gamme de punitions et de supplices pour stopper les bêtises de certains élèves. « On pouvait être sommé de rester debout à sa place, ou derrière le tableau, ou face au mur. On pouvait recevoir sur la tête le tok dévastateur d'un index-marteau. On pouvait être pincé à l'épaule, sur le dos », etc. (CE, 98). Mais le plus souvent, le Maître recourait au fouet, appelé « liane ». Il désignait le coupable et le chargeait de lui ramener une liane de son choix¹⁴. Ou bien, celui qui était « surpris en parole inutile avec son voisin ou qui se révélait incapable de répéter le dernier mot du Maître devait avancer au tableau, tendre les bras et supporter sans broncher quatre ou cinq coups de règle sur le bout de ses doigts assemblés en bouquet » (CE, 98-99). Un jour, le négrillon, « agenouillé devant la porte », est ensuite battu avec « un fouet sophistiqué » par le Directeur de l'école : il doit « lever les mains au ciel, s'appuyer sur le mur, jambes écartées, et recevoir les deux wach de fouet sur les mollets » (CE, 103). Brisé et angoissé, découragé et déçu, il cesse d'aimer l'école. Mais il garde le secret de ses échecs, des remontrances et des coups infligés. Surtout auprès de sa mère, il ne conteste jamais l'école. Il décide de survivre aux rigueurs de l'école.

¹⁴ Le Maître a tout un arsenal de lianes : « liane-bambou », « liane-mangot », « liane mahot », « liane ti-baume », liane calebasse » et « liane-bois-volcan » (CE, 95-96). Ces lianes portent aussi des noms : « Durandal, Excalibur, le Serpent, Attila, Apocalypse, la Guerre-14, Hiroshima, Jeanne d'Arc, Du Guesclin, Électrique, Robespierre [...] » (CE, 97-98).

La violence est également présente en dehors de l'école, dans les rues et surtout dans les nouveaux quartiers en construction. Le négrillon est témoin « des bagarres mémorables, organisées par les chefs-méchants », à la sortie de l'école (CE, 114). Le plus souvent, c'est son collègue, Gros-Lombric, qui est traqué par ses « tourmenteurs ». Le narrateur décrit en détail « le plus mémorable des combats-pétés », celui entre Gros-Lombric et un « chef-persécuteur » (CE, 126-131). La cité des chantiers est également le terrain d'action de nombreuses bandes qui luttent entre elles. Les batailles sont généralement brèves, mais les fuites et les poursuites deviennent interminables. Le négrillon, appartenant à « la confrérie des chevaliers de la Table-bobine », doit se soumettre, lui aussi, « aux guérillas » et « aux épreuves forcenées », dont la plus dangereuse est celle du *mabouya-collé* (BE, 236 et 279-299)¹⁵, qui clôt le dernier volet de la trilogie.

Dans le triptyque de Chamoiseau, *Une enfance créole*, il y a de **nombreuses références** non seulement à la présence, mais même à la **coexistence et à l'interpénétration des deux langues et des deux cultures : française et créole**. Ce phénomène est déjà visible dans l'écriture de P. Chamoiseau. Or, dans le texte, rédigé en français, l'auteur introduit souvent des phrases, des structures ou des mots créoles, généralement avec leur traduction ou explication française¹⁶. Le lecteur n'a pas donc besoin de recourir à un glossaire spécial. Il introduit aussi des mots créés par les enfants, dans l'esprit et le contexte de leur pays natal, qui reflètent parfaitement le processus de créolisation de la langue utilisée officiellement. Il faut remarquer que les enfants parlent par images et significations – qui leur viennent du créole. Ainsi : « Un *nouveau venu* était appelé un *tout-frais-arrivé*, *extraordinaire* se disait *méchant*, un *calomniateur* devenait un *malparlant*, un *carrefour* s'appelait *quatre-chemins*, un *faible* était dit un *cal-mort*, *difficile* devenait *raide*, pour dire *tristesse* on prenait *chimérique*, *sursauter* c'était *rester saisi*, le *tumulte* c'était un *ouélélé*, un *conflit* c'était un *déchirage*... etc. » (CE, 93)¹⁷. Le Maître (le premier, un francophile)¹⁸ consterné par ce qu'il entend, propose un apprentissage correct : « – On ne dit pas *manman*, on dit *maman*, vous m'entendez, vilains ?! ... » (CE, 93). Et il continue : « – Dieu du ciel ! on ne dit pas : *C'est manman-doudou nian nian nian*, on dit : *C'est ma ggrand'mère*¹⁹ ... ! ou bien : *C'est ma mamie* ... ! » (CE, 95)²⁰. Un autre Maître, le Maître indigène, est, au contraire, un

¹⁵ Avant cette épreuve finale, il participe à une autre, pendant laquelle il réussit à mettre un bâton dans un nid de guêpes rouges et à sortir de cette épreuve périlleuse intact (BE, 250-252).

¹⁶ À titre d'exemple, on peut citer : « Mais *manman*, pourquoi es-tu montée à pied ? *Eti man té ké pwan lajan pou trapé loto-a ?* (AE, 23) ; « ce que la langue créole désigne par *lan mô fwèt* – la mort froide, ou mort en froid » (AE, 103). Le mot « *tiak* » (AE, 68) reste sans traduction en français, mais selon le contexte, le lecteur devine facilement qu'il s'agit d'un égorgueur de cochons.

¹⁷ Alliant les règles rigides du français à la richesse de la langue populaire (créole), surtout à son oralité, l'écrivain utilise aussi des mots tels que le « *bêtiseur* », la « *déshonnêteté* », l'« *heureuseté* », les « *malparlants* », le « *ti-bout* », les « *ti-bébés* », etc.

¹⁸ Il essaie également de confronter la culture créole avec la civilisation européenne, avant tout française, pour dévoiler des horizons nouveaux à ses élèves (CE, 170).

¹⁹ Le Maître francophile a une tendance bizarre à redoubler certaines lettres.

²⁰ Plus loin, on trouve encore d'autres corrections : « – On ne dit pas : *se procurer des désagrèments* ... On dit : *s'attirer des ennuis* ... » (CE, 162). Ou bien : « – On ne dit pas : *donner par méchanceté* ... On dit : *donner généreusement* » (CE, 190).

francophobe. Il opte pour la créolité et la défend même. Il tolère la langue créole « pour mieux déployer le français » (CE, 182). Il lit aux élèves un poète antillais célèbre : Césaire. Et en matière d'histoire, il prétend que les ancêtres de la population martiniquaise « n'étaient pas des Gaulois, mais des personnes d'Afrique » (CE, 182). Ainsi, face à l'Europe, il dresse l'Afrique.

En somme, l'enfant créole recourt à l'emploi de deux langues : française et créole. A l'école, il est obligé de parler français. Après les classes, notamment à la maison et surtout pendant les jeux²¹ et les bagarres, il utilise volontiers le créole. L'auteur le justifie ainsi : « C'était un temps où la langue créole avait de la ressource dans l'affaire d'injurier. Elle nous fascinait, comme tous les enfants du pays, par son aptitude à contester (en deux trois mots, une onomatopée, un bruit de succion, douze rafales sur la manman et les organes génitaux) l'ordre français régnant dans la parole. [...] Avec elle, on existait rageusement, agressivement, de manière iconoclaste et détournée » (AE, 68-69). En général, le grossier créole devient la langue des « méchants » et des « majors ». Il exprime la frustration et la violence des garçons. On ne remarque pas cette façon de s'exprimer chez les jeunes filles.

Le négriillon est non seulement un enfant bilingue (d'habitude, les conversations avec la mère se déroulent en créole et avec son père, en français), mais il est aussi très ouvert et sensible à la littérature française et créole. À l'école, il aime « entendre le Maître leur lire des petits poèmes magiques ou des textes choisis de George Sand, d'Alphonse Daudet, de Saint-Exupéry » (CE, 160). À la maison, c'est son Papa qui lui lit *Les fables* de La Fontaine. Et quand l'école est inondée (pendant la saison des pluies), il écoute avec curiosité et attention les contes créoles, racontés par Jeanne-Yvette (AE, 124-127).

Ce recours aux éléments culturels – propres au pays – n'a pas pour but de dénoncer le colonialisme ou de propager les valeurs nègres, mais il s'agit tout simplement de rappeler et de valoriser l'imaginaire créole. L'auteur veut aussi honorer les habitants de la Martinique qui portent en eux des héritages africains, asiatiques, indiens et européens ; ceux-ci ont enfin donné naissance à un formidable et riche métissage culturel.

En quoi consiste **la spécificité du triptyque et de l'écriture chamoisienne** ? Tout d'abord, on assiste au processus de *dépersonnalisation* des personnages. La plupart d'entre eux, aussi bien les personnages de premier plan que les personnages secondaires et épisodiques, n'ont ni nom ni prénom ; ils sont désignés par un terme plus général – souvent même très évocateur – qui découle de leur statut social ou familial. C'est ainsi que l'écrivain introduit dans son univers romanesque « le négriillon », « le Papa », « les manmans », « le Maître », « Monsieur le Directeur », « le chef-persécuteur », « le maître-canonnier », « l'Irréelle », etc.

Quant au statut du narrateur, celui-ci est dépourvu d'omniscience. Il a des doutes, il ne sait pas tout. Tout cela est dû à sa mémoire, la source principale de son

²¹ Un parler spécial accompagne le jeu de billes (« mabes »), « avec ses codes, ses vices, ses paroles sacrales dont je n'ai plus mémoire » (CE, 160), avoue Chamoiseau.

écriture. Or, cette mémoire est « sélective » (AE, 62) et lacunaire. Le narrateur-écrivain en est conscient, donc il recourt à son imagination et introduit souvent des variantes possibles. À titre d'exemple, on peut citer les différentes hypothèses sur l'histoire du poulailler (AE, 52-54), sur les circonstances de la mort du vieux rat (AE, 60-62) ou les différentes opinions et points de vue des enfants sur leur papa. Dans ce dernier cas, au lieu de parvenir à la vérité, les enfants tissent tout un passé légendaire concernant leur père. Le narrateur ne fait pas un choix définitif et ne privilégie aucune de ces versions. Il laisse cette tâche au lecteur. Celui-ci, en interprétant la signification des événements et en formant des liens entre les anecdotes du texte, choisit les éléments qui lui semblent pertinents et construit sa propre vision des faits. Chamoiseau sollicite donc une participation active du lecteur dans la construction du sens.

De plus, les récits d'enfance de Patrick Chamoiseau ont un caractère pluridimensionnel. Il nous semble qu'ils ont été écrits pour des lecteurs dont les goûts sont différents. Chacun peut y trouver quelque chose pour soi. En effet, ces récits nous lancent sur plusieurs pistes de lecture et le lecteur peut procéder à plusieurs lectures possibles : autobiographique, thématique, intertextuelle, psychanalytique, bachelardienne (surtout sur l'eau, le feu et l'air), sémiotique (en recourant, par exemple, au schéma actantiel de Greimas dans la quête amoureuse du négriillon), mythique, anthropologique, sociologique, pédagogique (sur le fonctionnement du système scolaire et de l'école), méthodologique (sur l'enseignement des structures grammaticales ou du lexique) ou typiquement linguistique (sur la présence des éléments créoles dans la langue française utilisée par P. Chamoiseau).

Nous venons d'analyser le triptyque de Chamoiseau en tant que récit d'enfance autobiographique. Pourtant, cette trilogie est un peu exceptionnelle. Elle ne se laisse pas facilement ranger ni dans les grands mouvements de l'histoire littéraire ni dans le domaine des genres littéraires. On assiste soit à l'effacement des genres soit à la coexistence de plusieurs genres littéraires dans ce vaste ensemble autobiographique. Ainsi, en prenant en considération certaines parties de chaque volume, on peut y déceler l'existence de plusieurs types de roman : roman familial, roman d'apprentissage, roman d'initiation, roman d'aventures, roman d'amour, roman de chevalerie (de caractère parodique) et même une œuvre autothématique (où l'écrivain réfléchit sur l'objet de son écriture et sur les conventions littéraires). Il est donc impossible de coller au triptyque une seule étiquette générique.

Patrick Chamoiseau est sans doute une grande figure de la littérature antillaise. Par le recours aux différents registres de la langue, il témoigne de son originalité et marque sa différence par rapport aux écrivains français (du continent européen). Infatigable défenseur de la créolité, il puise pourtant son identité dans les fondements de la société martiniquaise contemporaine. Et son œuvre témoigne de cette richesse multiculturelle et multiethnique de son pays natal. Elle nous invite à de nouvelles explorations et découvertes.